

L'émergence de la culture moderne de l'image dans l'Algérie musulmane contemporaine (1880-1940)

Session thématique « Société et culture »

Mardi 20 juin 2006, après-midi (14h30-16h30), salle F 08

Les Algériens n'ont pas attendu les Européens pour exprimer un rapport visuel et esthétique au monde, et développer, inventer, renouveler pour ce faire, des pratiques et des œuvres de toute sorte, populaires ou savantes. En revanche, comme leurs voisins marocains et tunisiens, du moins avant 1830, ils n'ont laissé quasiment aucune place à la reproduction iconique du vivant, et singulièrement à celle de la personne humaine, à la différence des lettrés de haute culture dans les empires ottomans, séfévides et mogols, mais aussi au nord-est de l'Euphrate, dès la fin de l'empire abbasside.

Aujourd'hui, la cause est entendue. La question n'est pas de savoir si la reproduction visuelle imagée du vivant est présente en Algérie, ou au Maghreb, puisque les « étranges lucarnes » sont dans la plupart des foyers depuis près de trois décennies. Elle est de savoir où, quand, comment, par qui et pour qui l'Algérie, et notamment l'Algérie musulmane, est passée à l'époque coloniale d'un système de signes à un autre, sous des modalités et à des rythmes propres, en relation avec l'irruption d'une production iconique venue d'ailleurs, nouvelle en partie pour les ressortissants de la puissance occupante elle-même.

Pendant plus d'un demi-siècle, l'image figurative reste aux yeux des autochtones étrange et étrangère. Toutefois, toujours plus présent en ville, dans certains lieux publics (les rues marchandes, les places, les

cafés et les boutiques), associé à de nouvelles pratiques culturelles (le théâtre, la musique et le sport), et de nouvelles méthodes commerciales (la publicité), le visuel pictural est progressivement approprié par une mince avant-garde « musulmane » d'anciens citadins et de nouveaux urbains. Surtout au tournant du siècle, quand triomphe la presse illustrée, la carte postale, l'affiche. À la fin de l'entre-deux-guerres, l'appropriation a changé d'échelle, de registre, de nature. Le cinéma est devenu le grand vecteur de masse. La photographie, non plus seulement collective mais individuelle, tend à se banaliser, avec une intégration du cliché dans la sphère du privé et de l'intime. On passe d'un environnement subi à un rapport construit. Il faut attendre néanmoins la génération de l'indépendance pour que s'opère le passage de l'urbain au rural, et la décennie 1970 pour que la télévision enveloppe la totalité de la société algérienne dans un nouveau rapport à soi et au monde, au présent et au passé, non sans que demeurent des écarts et des tensions très importants dans la gamme des pratiques, des usages et des représentations.